

Christian Roche

Le piano du silence

Roman



Le Piano du silence



Christian Roche

Le Piano du silence

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Coup de cœur
93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-406-1

Dépôt légal : juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

A ma femme, Cécile, pour sa patience
A ma fille, Marie-Emilie, pour ses encouragements

I

C'est l'été 1930, Paul a 8 ans, et se trouve à La Hunière, la grande maison que possèdent ses grands-parents, à Houlgate. C'est une maison bourgeoise, face à la mer, une de ces maisons dites « à la Deauville » construites au 19^e siècle. Paul est issu d'une famille aisée. Son grand-père, ancien diplomate, bel homme rempli de prestance au temps de sa splendeur, est aujourd'hui un vieillard sénile, en chaise roulante, qui passe ses journées à regarder la mer. Pour Paul, ce grand-père est plutôt amusant, et il lui trouve beaucoup de chance de pouvoir ainsi se déplacer sur cette chaise roulante. Il aimerait bien essayer, lui aussi. Il a bien tenté de lui demander de la lui prêter, mais s'est fait bien vite reprendre par la dame de compagnie, lui disant que ce n'était pas un jouet, et qu'il devait plutôt plaindre son pauvre grand-père qui n'avait plus toute sa tête ni toutes ses facultés. Paul n'avait pas bien compris. La tête de son grand-père était bien complète, et il avait beau chercher, il ne voyait pas du tout où il pouvait en manquer un morceau ! Quant aux facultés, Paul ne voyait pas du tout ce que cela voulait dire, et lorsqu'il demanda à sa mère ce qu'était une faculté, elle lui répondit que c'était une grande école où les

jeunes gens allaient apprendre un tas de choses pour devenir savants. Alors, c'est pour ça que son grand-père semblait ne plus rien savoir ? Il n'allait plus à l'école !

Son grand-père passait le plus clair de ses journées dans la grande véranda, à regarder la mer. Aussi loin qu'il s'en souvienne, son grand-père ne savait pas parler. A-t-il su un jour ? C'est un mystère, mais Paul pense que oui, car il ne connaît pas de grande personne qui ne parle pas. Alors soit il ne veut pas, soit il a oublié comment on fait, à cause de la faculté. Paul trouve ça triste, et se promet de lui réapprendre à parler, plus tard. Lorsqu'il s'ennuie, il s'assoit sur une petite chaise en rotin, à côté de son grand-père, et lui raconte ses journées. Au bout d'un moment, il trouve cela un peu fatigant de parler comme ça, tout seul, mais il a l'impression qu'il a l'air content quand même, son grand-père. Parce que non seulement il ne parle plus, mais en plus, son grand-père n'émet aucun mouvement du visage. Jamais il ne sourit, mais jamais il ne pleure non plus. Il ne mange jamais à table avec la famille. C'est sa dame de compagnie qui lui donne, comme à un bébé, dans sa chambre. Paul le sait, car il l'a vu faire une fois, alors que la porte était ouverte.

Lorsqu'il a demandé à ses parents pourquoi son grand-père était comme ça, sa maman lui avait répondu qu'il avait fait une attaque. Paul a bien essayé de s'imaginer ce que cela pouvait être. Lui, il aurait plutôt dit qu'il a subi une attaque, parce que quand il fait une attaque avec ses soldats de plomb, c'est l'ennemi qui a des dégâts. Peut-être sa mère s'est mal exprimée. Mais qui pouvait en vouloir à son grand-père, au point de l'attaquer ?

Sa grand-mère, Mamie, est tout à fait différente. C'est une femme d'une grande tenue, les cheveux bruns, sans teinture malgré son âge, toujours active, toujours bien habillée, avec de grandes écharpes, des robes légères aux couleurs vives et de grands chapeaux à plumes lorsqu'elle sort. Elle appelle Paul « son petit chou », et le couvre de baisers bien plus qu'il ne le souhaite ! Mamie n'est pas souvent là. Elle passe ses journées avec des amies, sur la plage, à son club de bridge, à faire les magasins, au restaurant. Chaque fois qu'on la croise, il faut lui dire bonjour avec un bisou, même si l'on s'est vu 5 minutes avant, et ça, ce n'est pas très agréable. C'est tout juste s'il ne faut pas lui dire au revoir lorsque l'on va aux toilettes, et bonjour quand on en ressort !

La maison de ses grands-parents est grande, et toute en hauteur ! C'est amusant, sauf lorsque l'on a oublié quelque chose dans sa chambre, et qu'il faut remonter les deux étages pour aller chercher un gilet, alors qu'il ne fait même pas froid ! En bas, il y a une immense pièce, qui sert de salon, de salle à manger, et qui s'ouvre sur la véranda vers la mer. Une cheminée en marbre se trouve dans la pièce, mais au grand désespoir de Paul, elle n'est jamais allumée ! Il est vrai que c'est l'été, et que Paul ne vient chez ses grands-parents que l'été. Mais quand même, c'est dommage. La femme de ménage a beau être maniaque, l'état de propreté de cette cheminée laisse penser que même en hiver, aucun feu n'y brûle ! Quel intérêt, se dit Paul, d'avoir une cheminée, si l'on ne s'en sert pas ! Lui qui aurait bien aimé en avoir une, chez lui, à Caen, dans son appartement. Paul se dit que la vie n'est pas bien faite, puisque les cheminées se trouvent là où on ne s'en sert pas. Aux murs de la

salle, sur un papier peint aux fleurs cramoisies, sont accrochés de nombreux tableaux, peintures, photographies d'un temps où le grand-père devait fréquenter ses facultés. Ça sent bon la cire dans cette pièce. D'ailleurs, ça sent bon la cire dans toute la maison, et Paul aime ça. Au plafond pend un lourd lustre encombré de nombreux cristaux, qu'il ne faut jamais toucher, et surtout pas avec un avion en papier. C'est d'ailleurs interdit de lancer un avion dans la maison ! Le parquet est recouvert d'un grand tapis dans le bord duquel on se prend souvent les pieds. Sur les meubles en bois cirés ou vernis, pleins de bibelots, objets étranges venus des quatre coins du monde. Là aussi, interdit de toucher à quoi que ce soit. On regarde avec les yeux seulement.

Dans une autre partie de la maison, il y a l'escalier qui monte aux étages, et à côté, la cuisine, dont l'entrée est interdite aux enfants sans autorisation, et où travaille madame Jeanne, la cuisinière. Mais Paul sait bien que quand Mamie n'est pas là, il peut y pénétrer. Madame Jeanne l'accueille alors avec un grand sourire, et lui propose un morceau de chocolat, ou bien une orangeade. À côté de la cuisine, il y a une porte, toujours fermée à clef. Paul ne sait pas ce qui s'y cache, puisqu'il ne l'a jamais vue ouverte, et que la clef n'est jamais sur la serrure. Enfin, près de la porte d'entrée, il y a la chambre de grand-père. Mamie, elle, n'y dort pas. Elle a sa chambre au premier étage, une grande chambre, avec un lit entouré de rideaux, des fauteuils, des tapis partout, plein de peintures sur les murs, de grandes tentures aux fenêtres. Mais là aussi, Paul n'a pas le droit d'entrer. Pourtant, il en a souvent eu envie, mais s'est toujours contenté de regarder l'intérieur de la

chambre par l'entrebâillement de la porte. En tendant un peu le cou, on peut sentir les volutes d'eau de Cologne dont s'asperge abondamment sa grand-mère. En face, de l'autre côté de l'escalier, se trouve la chambre de ses parents. Là Paul peut entrer, et il ne s'en prive pas, surtout le matin, lorsqu'il se glisse subrepticement dans le lit de ses parents qui font semblant de dormir. Comme il aime ces moments-là. Le bonheur parfait ! Sa mère est la plus belle des femmes, élancée, toujours souriante, sentant toujours bon le parfum, et d'une douceur infinie. Son père, lui aussi diplomate, n'est pas souvent là. Les époux Mancier ont décidé, d'un commun accord, qu'ils n'iraient pas vivre à Paris. Angeline ne voulait pas vivre dans une ville aussi grande, aussi bruyante, aussi agitée. Elle restait attachée à sa Normandie natale, et préférait vivre à Caen, sa ville. Hyacinthe ferait donc la navette, vivant la semaine à Paris, et les week-ends calmes en Normandie. Pour un diplomate, un week-end calme est un week-end sans crise particulière quelque part dans le monde. Inutile de dire qu'en ces années-là, c'est chose plutôt rare ! Hyacinthe Mancier est un homme sérieux, toujours très occupé, et qui ne prête pas toujours à Paul l'attention que celui-ci voudrait. Paul est fils unique. Non pas que cela le chagrine énormément, mais c'est vrai qu'il s'ennuie, assez souvent. Pendant l'année scolaire, ce n'est pas très grave, il y a l'école. Mais ici, pendant les grandes vacances, le temps est parfois long. Il y a bien les sorties sur la plage, avec la nurse, ou sa mère, parfois sa mamie, mais même sur la plage, Paul s'ennuie souvent.

Sa chambre à lui est au deuxième étage. C'est une toute petite chambre, à côté de celles de la cuisinière,

de la nurse, et de la femme de ménage. La dame de compagnie, elle, dort dans la chambre du grand-père, mais elle a aussi une chambre de repos au deuxième étage, pour s'y retirer parfois dans la journée, souvent après le déjeuner.

Cet été-là, va se produire quelque chose de totalement inattendu, qui va changer le cours de la vie de Paul et de sa famille.

II

Un matin, pendant le petit-déjeuner, sa maman annonce à Paul qu'elle va devoir partir avec papa et mamie pour quelques jours, trois semaines au grand maximum, mais qu'il ne s'inquiète pas, elle reviendra le plus vite possible.

– Surtout, sois bien sage, et obéis bien à Nounou.

Paul n'aime pas que sa maman parte loin de lui, surtout aussi longtemps, mais comme il a appris à ne pas protester, et qu'il veut lui faire plaisir, il acquiesce, mais a du mal à finir son bol. Il y a comme une espèce de boule, là, dans sa gorge, qui empêche le chocolat de passer.

Après avoir fait de nombreux baisers à Mamie, qui en réclame sans cesse, comme si elle allait ne jamais revenir, et à maman, qui lui fait encore de nombreuses recommandations, et un rapide à papa, qui dit qu'à ce rythme-là, on n'était pas prêts d'arriver, Paul s'assied sur le perron de l'entrée. Il regarde ses parents et sa grand-mère monter dans la belle voiture noire de papa. Il s'agit d'une Hotchkiss, conduite intérieure. Son père est très fier de sa voiture, et il aime bien la montrer à tout le monde, et proposer de faire un tour dedans. Il

passé beaucoup de temps à la laver, à l'essuyer, et à la contempler. C'est paraît-il un signe de sa réussite, mais ça, Paul ne voit pas bien ce que ça peut vouloir dire. Il regarde l'automobile traverser la cour, passer le portail du jardin, et tourner à droite. Il reste ainsi, assis, immobile, à ne penser à rien, fixant le portail d'un regard éteint.

– Alors, Paulo, tu es triste ?

C'est Nounou qui vient de surgir dans son dos. Maman n'aime pas qu'on appelle Paul Paulo, mais Paul, lui, ça ne lui déplaît pas. Alors, chaque fois qu'ils sont seuls, Nounou l'appelle Paulo. C'est leur secret à eux deux. C'est important d'avoir un secret à partager avec une grande personne. Ça veut dire qu'on a de l'importance à ses yeux.

– Un peu, oui.

– Tu sais, ils reviendront bientôt.

Paul se lève, rentre dans la maison, et se dirige vers la véranda. Il s'assied à côté de son grand-père, et regarde la mer, en silence.

– Tu sais, Papy, ils sont tous partis. On est tout seul, tous les deux... Moi, j'aime bien être avec toi, mais l'ennui, c'est que tu ne dis jamais rien, alors, c'est toujours moi qui dois parler. Des fois, j'en ai un peu assez. Tu sais, quand je serai un peu plus grand, et bien je t'apprendrai à parler. Tu verras, c'est un peu difficile au début, mais comme tu savais déjà le faire, avant, ça sera forcément plus facile pour toi. Et puis comme ça, je ne serai plus tout seul à parler. Tu pourras me dire des choses, toi aussi. Et puis, peut-être même que tu pourras marcher ? C'est vrai, elle est rigolote ta chaise roulante, mais tout le temps assis dedans, tu dois parfois en avoir assez. Tu ne peux pas

m'accompagner sur la plage, ni te baigner, ni courir dans le jardin. C'est vrai, tu ne sors jamais de la maison, ou parfois juste pour faire un tour avec ta dame de compagnie, sur la promenade le long de la plage. Mais là, il faut qu'il fasse juste beau comme il faut. Mamie dit toujours qu'il fait trop froid, ou trop chaud, ou qu'il y a trop de vent. Tu es vraiment aussi fragile que ça ?

Et après un petit moment de silence,

– Bon, moi, je vais aller faire un tour dans le jardin.

Paul se relève, et sort du salon. La porte du salon donne dans le couloir, juste en face de la pièce interdite. Et là, chose extraordinaire, la clef est sur la porte ! Paul est bien tenté d'en profiter, pour voir ce qu'il y a derrière, mais s'il se fait prendre, il n'a pas fini d'en entendre ! Alors, à regret, il détourne les yeux, et sort dans le jardin.

Il fait chaud en cette belle journée d'été, et pas un souffle d'air n'entre dans le jardin. Bloqué par la maison, par de hauts murs, et par des arbres majestueux, le vent qui, habituellement, souffle presque toujours sur la plage, est ici interdit de séjour. Si bien qu'avec le soleil qui tape dur, la chaleur en est presque étouffante. Paul s'assoit d'abord sur un petit banc en fer forgé, sous un vieux platane taillé en parasol. Il regarde par terre. Une colonne de fourmis très occupées passe sous le banc. Paul les observe. Elles avancent à vive allure, dans les deux sens. Certaines portent des choses avec leur bouche. Elles se croisent, se touchent, et avancent imperturbablement, en file indienne. Paul pose un bâton en travers de leur chemin. Un moment décontenancées par cet obstacle inhabituel sur leur passage, les fourmis hésitent, vont à

droite, à gauche. Comme de nouvelles fourmis arrivent sans cesse, il se crée un mini-embouteillage de part et d'autre du bâton. Une fourmi, plus téméraire que les autres, s'aventure sur le bâton, et retrouve son chemin de l'autre côté. C'est alors un flot de fourmis qui se met à passer par-dessus le bâton, dans les deux sens, comme si l'éclaireuse avait donné un signal : « c'est bon, rien à signaler, vous pouvez y aller ! » Paul suit la colonne des yeux ; d'un côté, elle se perd dans l'herbe de la maigre pelouse, et de l'autre, elle s'engouffre dans un trou du sol, près du pied du banc. Si l'on y prête attention, le nombre de fourmis qui rentre et qui sort est phénoménal. Il doit y avoir toute une ville là-dessous, assez grande pour pouvoir loger tout ce monde. Pourtant, rien ne paraît à la surface, à part ce trou. Où les fourmis ont-elles bien pu mettre la terre qu'elles ont inévitablement enlevée pour creuser leur ville ?

Paul en est là de ses réflexions lorsque Nounou l'appelle du haut du perron.

– Paulo, à table, le repas est prêt !

– J'arrive, dit Paul en se relevant, et en marchant vers la maison.

– Qu'est-ce que tu regardais ?

– Des fourmis. Il y en a des centaines, des milliers peut-être !

– Mon Dieu, des fourmis ! J'espère qu'elles n'entreront pas dans la maison !

Paul entre dans le couloir, et va se laver les mains dans la cuisine.

– Bonjour, Madame Jeanne, dit-il.

– Bonjour, mon petit, répond la cuisinière, la quarantaine, les cheveux gris réunis en une sorte de

queue-de-cheval à l'arrière de la tête, un grand tablier blanc lui couvrant tout le devant du corps. Tu vas te régaler, je t'ai préparé des quenelles.

– Des quenelles ? s'exclame Paul. Super ! Merci Madame Jeanne, et il tend les bras pour lui faire un bisou.

La cuisinière ne se fait pas prier pour se baisser, et recevoir un gros baiser de ce petit homme attendrissant.

– Allez, à table maintenant, dit Nounou.

Et ils se dirigent vers la salle à manger. Sur la table, il n'y a qu'une seule assiette, et ça, ça fait un drôle d'effet à Paul. À ce moment-là, il se rend compte que ses parents sont partis, et qu'il se retrouve vraiment tout seul. Il s'assoit à table, mais il a une drôle de sensation au creux de l'estomac.

– Ça ne va pas ? dit Nounou, tu es tout bizarre.

Alors, sans savoir pourquoi, Paul se met à pleurer. Nounou le prend dans ses bras pour le calmer, se doutant bien de l'origine de ce chagrin si soudain. Entre deux hoquets, Paul arrive à demander :

– Je peux manger avec vous, dans la cuisine ?

Nounou sourit.

– Mais bien sûr, comme ça tu te sentiras moins seul. Et nous ne dirons rien à Mamie, dit-elle d'un air conspirateur qui plaît bien à Paul. Elle n'aimerait pas ça !

Alors, Paul se met à penser à son grand-père qui, lui, prend toujours ses repas tout seul dans sa chambre. Comme il doit être triste ! Alors, il demande :

– Et Papy, il peut venir, lui aussi dans la cuisine avec nous ?

Un peu surprise et décontenancée par la question de Paul, Nounou réfléchit vite, et répond :

– Pourquoi pas ? Attends, je vais demander à Antoinette ce qu'elle en pense.

Et elle part vers la chambre du grand-père. Paul pense tout bas : « pourvu qu'elle soit d'accord, pourvu qu'elle soit d'accord... » Et un grand sourire se dessine alors sur son visage lorsqu'il aperçoit les petites roues de la chaise de son grand-père. Derrière, tout aussi souriantes, Nounou poussant la chaise, et la dame de compagnie portant le plateau du repas du grand-père entrent à leur tour. Comme à l'habitude, aucune expression particulière ne se dessine sur le visage du grand-père. Pourtant, Paul se dit qu'il doit être content de ne plus être tout seul. Et à y regarder de plus près, il semble que l'œil du grand-père ne brille pas tout à fait de la même manière que d'habitude.

– Ça aussi, il ne faudra pas le dire à ta mamie, dit Nounou.

– Pourquoi, elle n'aime plus Papy, Mamie ?

– Si, bien sûr, mais..., comment dire..., c'est difficile à t'expliquer.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Voilà, comme ton grand-père ne peut plus manger tout seul, ta grand-mère préfère qu'il ne mange pas à table avec tout le monde. Elle dit que ce n'est pas convenable, que ça peut gêner. Tu comprends ?

– Non. Moi, ça ne me gêne pas du tout de voir qu'on lui donne à manger, à Papy. Moi, quand j'étais petit, et bien, on me donnait à manger, et pourtant, j'étais à table avec tout le monde ! Et tout le monde me regardait, et ça ne les gênait pas, même Mamie !

Nounou sourit tendrement en regardant ce petit bonhomme.

– Tu as raison, mon Paulo, mais on ne le dira quand même pas à ta mamie, d'accord ?

– D'accord, mais moi, je trouve ça drôle quand même ! C'est parfois compliqué, les grandes personnes...

Après le repas, la dame de compagnie emmène le grand-père vers la véranda. Paul traîne un moment dans le salon, puis décide d'aller dans le jardin. En sortant du salon, il se trouve de nouveau en face de la porte interdite, s'arrête, et fixe la clef du regard. Il est irrésistiblement attiré par cette porte. Il regarde à droite. Madame Jeanne est dans la cuisine, occupée à faire la vaisselle. Il regarde à gauche. La dame de compagnie est avec Papy. Nounou et la femme de ménage sont montées faire la sieste. Paul s'approche, tourne la clef, un tour suffit, prend la poignée en porcelaine dans sa petite main, la tourne, et la porte s'entrouvre. Son cœur bat un peu plus vite que d'habitude. Il a un peu peur d'être surpris, mais c'est l'occasion ou jamais de savoir ce qu'il y a derrière cette porte. Paul regarde de nouveau à droite et à gauche, entre très vite dans la pièce, et referme la porte aussitôt derrière lui. Il se retourne lentement, et ce qu'il voit en premier, là, trônant au milieu de la pièce : un piano ! C'est un magnifique piano à queue, comme celui de madame Vautier, une amie de maman. Jamais Paul n'a entendu quelqu'un jouer du piano ici. Alors, pourquoi y a-t-il un piano ? Paul avance de quelques pas, et regarde le reste de la pièce. Près de la fenêtre, en partie obscurcie par les lourdes tentures à moitié tirées, il y a un bureau en bois rouge, avec un cuir par-

dessus. Quelques objets y sont posés : Paul est tout de suite attiré par un presse-papiers en verre, comme une boule de cristal, avec plein de petits grains de toutes les couleurs dedans, et puis des bulles. Il y a aussi un plumier en verre entouré d'un liseré de métal doré, avec quelques crayons, un joli coupe-papier en forme de poignard, une lampe de bureau, et, à droite, une vieille photo dans un cadre. Paul la regarde attentivement. Il y a un homme et une femme, jeunes, souriants, sur le perron de la maison. La femme ressemble à Mamie, en beaucoup plus jeune. Ça doit être elle. Et à côté, ça doit être Papy. Comme il a changé ! Il paraissait si grand, si fort, alors que maintenant...

Sur les murs, d'innombrables photos de tous les coins du monde. Ici, l'Égypte, là, New York, là, ce doit être l'Afrique, et plein d'endroits que Paul ne connaît pas. Mais ce qui l'attire le plus, c'est ce piano ! Il s'en approche, le regarde attentivement. Il est noir, il brille. Paul approche sa main pour le toucher, puis la retire vivement.

« Non, Mamie ne voudrait sûrement pas », se dit-il.

Il en fait le tour, se baisse pour regarder ce drôle de pied, au milieu, d'où sortent deux pédales.

– Paul ? Paul ? Où es-tu ?

Paul sursaute. C'est Nounou qui le cherche. Si elle le trouve ici, il est perdu. Que faire ? Paul ne bouge plus. C'est tout juste s'il respire. Et son cœur qui bat comme un fou dans sa poitrine ! Il entend Nounou qui ouvre la porte des WC, qui l'appelle. Dès qu'elle s'éloignera, Paul en profitera pour sortir en vitesse. Il dira qu'il était dans sa chambre, et qu'il n'avait pas entendu. Paul s'approche doucement de la porte pour

être prêt à sortir discrètement, lorsque celle-ci s'ouvre brutalement, provoquant un cri de surprise de Paul.

– Paul ! Que fais-tu là ? Ça fait une heure que je te cherche ! Je commençais à m'inquiéter !

Ne sachant comment réagir, Paul se met à pleurer, et ça, à tous les coups, ça attendrit Nounou.

– Mon Paulo, il ne faut pas pleurer comme ça, dit-elle en se baissant pour le prendre dans ses bras. Je ne te gronde pas, mais j'étais inquiète.

Paul arrête alors de pleurer, se disant qu'il a échappé au pire, lorsque Nounou lui demande :

– Que faisais-tu là-dedans ?

Alors, très vite, Paul répond :

– J'ai touché à rien, Nounou, je t'assure !

– Je te crois, mon Paulo, mais tu sais, ta grand-mère, elle ne veut pas que quelqu'un entre ici. Seulement la femme de ménage.

Entraînant Paul avec elle, Nounou referme la porte, et commence à repartir vers le salon.

– Nounou, c'est quoi cette pièce ?

– Je crois que c'était le bureau de ton grand-père, avant sa maladie.

– Tu sais, il y a un piano dedans !

– Un piano ?

– Oui, viens voir !

Et Paul rouvre la porte, et tire Nounou par la main.

– Regarde ! Tu crois que c'est Papy qui en jouait ?

– Je ne sais pas. Moi, j'ai toujours connu ton grand-père comme il est aujourd'hui. Tu devrais demander à madame Jeanne. Elle est dans la maison depuis bien longtemps. Elle doit savoir, elle. Allez, viens, on sort.

Paul ne se fait pas prier, tellement il est pressé d'aller voir la cuisinière. Il entre en courant dans la cuisine :

– Madame Jeanne, c'est vrai que mon Papy, il savait jouer du piano ?

– Holà ! C'est comme ça qu'on entre dans ma cuisine ?

– Alors ?

– Et pourquoi tu me demandes ça ?

– Ben, il y a un piano dans son bureau, dit Paul fièrement.

– Tu es entré dans le bureau de Monsieur ? Heureusement que ta grand-mère n'est pas là ! Elle n'aimerait pas ça du tout !

– Ben, on lui dira pas... ? dit Paul soudainement inquiet.

Jeanne sourit.

– Non, on lui dira pas, bien sûr !

– Alors, pour le piano ?

– Oui, il y a un piano dans le bureau, et ton grand-père en jouait merveilleusement, dit-elle en s'asseyant, l'air songeur. C'était avant ce terrible malheur. Le bonheur régnait dans cette maison. Tous les jours, les murs résonnaient des mélodies de ce piano. Mais c'en est bien fini. Le piano est mort maintenant...

– Tu dis n'importe quoi ! Un piano, ça meurt pas ! Ça peut pas, c'est pas vivant !

Paul remarque alors une minuscule larme qui s'échappe de l'œil de madame Jeanne, et qui roule doucement sur sa joue fripée.

– Tu es triste ?

– Un peu, oui. Ton grand-père était un homme admirable, d’une grande gentillesse. Il ne mérite pas ce qui lui est arrivé !

– Et..., on peut pas le guérir ?

– Non, on peut pas.

Paul reste un moment en silence, puis se tourne vers la porte, où Nounou est restée debout.

– C’est pas juste, dit-il entre deux hoquets, puis court en pleurs se blottir contre Nounou.

III

Paul vient s'asseoir à côté du grand-père, dans la véranda. Il le regarde un moment, puis pose sa main sur celle de son Papy.

– Tu sais, il faudra pas le dire à Mamie, mais tout à l'heure, je suis entré dans ton bureau. J'ai vu ton piano, il est beau...

Était-ce une impression, mais Paul sentit comme un frisson parcourir la main de son grand-père.

– Puisqu'il est à toi, le piano, est-ce que je peux l'essayer ?

Le grand-père ne fait bien sûr aucune réponse, mais comme il n'a pas dit non, Paul prend ça comme un acquiescement. Il se lève, fait un petit bisou sur la joue de son Papy, et part voir Nounou.

– Tu sais Nounou, Papy, il veut bien que j'essaie son piano.

– Essayer son piano ? Mais tu n'y penses pas ! Tu sais bien que ta grand-mère ne veut pas !

– Mais, elle n'est pas là, Mamie, et puis on n'a qu'à pas lui dire !

– Comme tu y vas, mon Paulo ! Et si elle s'en rend compte ?

– Je toucherai à rien, c’est promis ! Elle ne pourra pas savoir !

– Je ne sais pas si c’est raisonnable...

– Mais puisque Papy est d’accord !

– Comment tu sais qu’il est d’accord ?

– Ben, je lui ai demandé, et il n’a pas dit non.

Nounou ne peut s’empêcher de sourire.

– Après tout, ça ne peut pas faire de mal. Mais tu me promets que tu ne toucheras à rien d’autre ?

– Promis ! dit Paul en sautant au cou de Nounou.

– Mais ne joue pas trop fort, Jeanne est partie se reposer dans sa chambre.

Paul ouvre de nouveau la porte du bureau, mais cette fois, c’est différent, il en a l’autorisation. Alors, il laisse la porte ouverte, et se dirige vers le piano. Il commence par effleurer le bois avec sa main. Il est beau, et si lisse. Il se place devant, ouvre l’abattant. Une bande de tissus recouvre le clavier. Il l’ôte, découvrant toutes les touches, bien rangées comme les dents du dentier de Mamie, qu’il a vu une fois, dans un verre posé sur la tablette de la salle de bain. Entre les touches blanches, il y en a d’autres, plus fines, plus courtes, et noires.

Paul appuie sur une touche. Aussitôt, un son se fait entendre. Il appuie sur une autre, et un autre son, plus aigu retentit. À gauche, les sons sont plus graves. Il explore ainsi le clavier. Les touches noires s’enfoncent elles aussi, et donnent aussi des notes. Tout ceci a quelque chose d’envoûtant, et Paul appuie sur les touches, les unes après les autres, de plus en plus vite. Il rit aux éclats. Quel bonheur que de jouer du piano. Un bruit du côté de la porte lui fait tourner la tête. Son

grand-père est là, dans l'encadrement de la porte. Aussitôt, il entend Nounou qui arrive dans le couloir.

– Paul ! Comment as-tu fait pour amener ton grand-père ici ?

– Mais, c'est pas moi qui l'ai amené !

– Pas toi ? Mais alors, qui l'a amené ? Antoinette ne revient pas avant trois heures, et Jeanne se repose là-haut. Colette, peut-être ? Colette ? Vous êtes là ?

Mais la femme de ménage ne répond pas.

– Peut-être qu'il est venu tout seul ? avance Paul.

– Tu sais bien que ton grand-père ne peut pas se déplacer tout seul ! Non, c'est forcément Colette qui l'a amené là. Quelle idée ! dit-elle en repoussant la chaise à roulettes vers la véranda.

Nounou repart à ses occupations, et Paul reprend les siennes sur le piano. Il explore méthodiquement toutes les touches, de la gauche vers la droite. C'est joli. Il essaye d'appuyer sur deux touches à la fois. Des fois, le son est agréable à entendre, mais d'autres fois, c'est vraiment pas joli ! Paul en est là de ses réflexions, lorsque, tournant la tête, il voit de nouveau son grand-père dans l'encadrement de la porte. Celui-ci lève lentement le bras, pointant son doigt vers le piano.

– Papy, tu veux venir jouer avec moi ?

S'approchant de la porte, il voit bien que le fauteuil ne peut pas passer. Paul ouvre donc le deuxième battant de la porte, et pousse la chaise à roulette vers le piano. Il le cale bien en face. Et là, contre toute attente, le grand-père soulève de nouveau le bras, le tend en avant, et appuie sur une touche. Et à ce moment-là, Paul, pour la première fois, voit les yeux de son grand-père s'orienter vers lui, et regarder dans les siens. Peu conscient de ce qui se passe, Paul sourit, et pose un baiser sur la joue de son grand-père.

– C’est bien, tu peux de nouveau jouer ! se contente-t-il de dire. Regarde ce que je sais faire.

Et Paul se met à jouer, enfin, à appuyer sur des touches au hasard, produisant toutes sortes de notes. Et il trouve ces sons si beaux ! De nouveau, il rit. Puis soudain, il s’arrête de jouer, et d’un air très sérieux, s’adresse à son grand-père.

– S’il te plaît, Papy, tu voudras bien m’apprendre à jouer de ton piano ?

Même s’il n’obtient pas de réponse, Paul voit bien que les yeux de son grand-père sont plus brillants que d’habitude. Levant lentement le bras, le grand-père appuie de nouveau sur la même touche, et dit, difficilement :

– Do.

– Cette note-là, c’est do ? questionne Paul.

– do, répète difficilement le grand-père.

Et Paul se met à appuyer sur la touche plusieurs fois de suite, en disant.

– do, do, do !

Puis il se met à rire.

– Qu’est-ce que tu fais ? dit Nounou en entrant dans la pièce. Mais, tu as amené ton grand-père jusqu’ici ?

– Oui, il avait envie de venir ! Et tu sais, cette note, c’est do, dit-il en appuyant dessus !

– Comment le sais-tu ?

– C’est Papy qui me l’a dit !

– Qui te l’a dit ?

Et le grand-père, de répéter :

– Do.

Nounou le regarde fixement un moment, et tombe par terre en s’évanouissant !

Paul la regarde, surpris, puis sort en courant du bureau, et crie :

– Madame Jeanne, Antoinette, venez vite, Nounou est tombée !

Et il crie cela sans cesse de pièce en pièce, montant l'escalier quatre à quatre, pour enfin tomber sur Antoinette qui sort précipitamment de sa chambre.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Vite, dit Paul, c'est Nounou ! Elle est tombée et elle dit plus rien !

Et ils redescendent l'escalier, suivi par madame Jeanne et la femme de ménage qui demandent ce qui se passe.

– Où est-elle ?

– Dans le bureau !

– Dans le bureau ? Qu'est-ce qu'elle fait dans le bureau ?

Paul n'a pas le temps de répondre, qu'ils entrent tous dans le bureau. Nounou est étendue par terre, mais commence à reprendre ses esprits.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Antoinette. Que fait Monsieur ici ?

Paul commence à expliquer :

– Je jouais du piano avec Papy, qui m'a appris le do, quand Nounou est entrée. Je lui ai expliqué, et paf, elle est tombée par terre tout d'un coup !

Nounou, qui s'était assise par terre, dit alors :

– Monsieur, Monsieur a parlé !

Tout le monde la regarde, interloqué, lorsque par-derrrière, on entend :

– Do.

IV

L'effervescence a rempli la maison. Le grand-père a été ramené dans le salon, le bureau soigneusement refermé, Paul prié de monter un moment dans sa chambre, pendant que le docteur Germain, appelé d'urgence, ausculte le grand-père.

– Étonnant, dit-il, étonnant ! Je n'ai jamais rencontré un tel cas dans ma carrière ! Après tant d'années, vous dites qu'il a parlé, vous êtes sûres ?

– Oui, dit Antoinette. D'abord à Mademoiselle Marie, qui s'en est sentie mal, et puis nous l'avons toutes entendu ensuite.

– Mais, qu'a-t-il dit, au juste ?

– Do ! il a dit do.

– Do ? C'est tout ? Vous êtes sûres qu'il n'a pas toussé, ou simplement raclé de la gorge ?

– C'est-à-dire, maintenant que vous le dites, ce n'était pas franchement net, répond Antoinette.

– Pour sûr, je pourrais pas jurer qu'il a vraiment dit ça, reprend la cuisinière. Nous étions autour de cette pauvre mademoiselle Marie.

– Oui, oui, reprend le médecin, mon examen ne me permet pas de trouver la moindre différence par

rapport à l'habitude, et je crains fort que vous n'ayez été l'objet de votre imagination.

– Peut-être avez-vous raison, dit Nounou. C'est Paul qui m'a sans doute influencé. C'est lui qui m'a dit que Monsieur avait dit do. Mais maintenant que vous le dites, ce n'était pas très net.

– Vous savez, après le type d'attaque qu'a subie Monsieur Mancier, on ne reparle pas ! Le cerveau a été irrémédiablement atteint. On ne peut rien faire, malheureusement ! dit le médecin, rangeant ses affaires dans sa petite valise de cuir noir.

Il met son chapeau, et, se tournant de nouveau vers Antoinette :

– Malheureusement, Mademoiselle, les miracles ne font pas partie de la médecine. Je vous salue, et vous saluerez bien de ma part madame Mancier.

Et il sort par la porte du jardin.

Accoudé à la fenêtre de sa chambre, Paul surveille le jardin. Dès qu'il voit le docteur monter dans sa voiture et partir, il descend les escaliers quatre à quatre, et surgit dans le salon.

– Alors, qu'est-ce qu'il a dit le docteur ?

– Viens t'asseoir à côté de moi, lui dit Nounou. Tu sais, on a tous cru que ton grand-père avait parlé, mais le docteur nous a expliqué que ce n'était pas possible. On se sera trompé...

– Mais si ! Il a parlé ! Tu l'as bien entendu, toi aussi !

– Ce n'est pas si simple, mon Paulo. Est-ce que tu sais ce qu'il a eu exactement, ton grand-père ?

– Maman m'a dit une attaque, mais je sais pas ce que c'est.

– Je vais t’expliquer. Tu sais, dans notre corps, il y a du sang.

– Oui.

– Et le sang, il circule dans des vaisseaux, comme là, sur ma main.

Nounou montre le dessus de sa main à Paul, où l’on voit de gros cordons-bleus à travers la peau.

– Ah, c’est ça !

– Oui, et des vaisseaux comme ça, on en a dans tout le corps, même dans notre tête. Ils servent à nourrir tous nos organes. Ces vaisseaux, il arrive parfois qu’ils se cassent. Alors, le sang se répand tout autour. C’est ce qui se passe quand tu te cognes. Ça fait un bleu. Et le bleu, c’est le sang.

– Ah.

– La plupart du temps, ce n’est pas grave, sauf dans certains cas. Par exemple, ce qui est arrivé à ton grand-père, un vaisseau de la tête peut casser, et là, c’est grave.

– Pourquoi ?

– Parce que le sang ne peut pas s’échapper dans la tête, à cause du crâne qui fait comme une boîte. Alors, ça comprime le cerveau, et une partie du cerveau peut mourir.

– Et alors ?

– Alors, et bien comme c’est le cerveau qui commande tout, si c’est la partie qui contrôle la parole qui meurt, et bien on ne peut plus parler. Si c’est la partie qui commande les jambes, on ne peut plus marcher.

– Comme Papy ?

– Comme Papy !

– Mais, s’il reste du cerveau de vivant, ben on peut réapprendre ?

– Malheureusement non ! Tu vois, chaque partie du cerveau ne sait faire que ce qu’elle sait faire. Elle ne peut pas faire autre chose.

– Alors, c’est fichu ?

– Je crois bien que oui.

Paul reste silencieux un moment.

– Mais moi, je suis sûr que Papy, il peut ! Moi, je l’ai bien entendu dire do ! Et il a appuyé sur la note du piano ! Tu te trompes ! Il peut apprendre à parler !

Et Paul se met à pleurer. Nounou veut le prendre dans ses bras, mais Paul la repousse, et part en courant dans le jardin, claquant la porte au passage. Nounou pousse un soupir.

– C’est pas facile à comprendre pour lui, dit Jeanne dans l’encadrement de la porte. Ni à accepter !

– Je sais, dit Nounou. Avec le temps, il comprendra, mais cela me rend chagrin de le savoir triste comme ça. J’aimerais tant lui épargner tout ça !

– Mais, ma pauvre Marie, c’est comme ça qu’on apprend la vie !

– Je sais bien, mais il est encore si petit...

Au bout d’un petit moment, Paul revient dans la maison, et se dirige vers la véranda. Il prend sa petite chaise en rotin, et la pose à côté de la chaise roulante de son grand-père. Il s’assied, prend la main de son grand-père, et reste ainsi un moment en silence, à regarder la mer. Puis, il dit tout bas à son grand-père :

– Moi, Papy, je suis sûr que tu peux réapprendre à parler. Les grandes personnes, elles disent toutes que c’est fichu, mais je les crois pas, elles se trompent. Moi, je sais que tu peux parler.

Contre toute attente, Paul sent la main de son grand-père se resserrer sur la sienne. Alors, il tourne la tête vers lui, et croise son regard. Le visage de Paul s'illumine alors, et un sourire se dessine sur son visage.

– Tu sais quoi, Papy, ben ça sera notre secret, rien qu'à toi et à moi ! On dira rien aux autres, mais je t'apprendrai à reparler. Et alors, quand on leur dira, et bien, elles seront bien surprises, et elles verront bien qu'elles s'étaient trompées, et que c'est moi qui avais raison ! Même le docteur, il y connaît rien !

Et il pose sa tête sur les genoux de son grand-père, et reste comme cela, en silence, un bon moment. Puis, se relevant, il demande.

– Dis, Papy, tu voudras bien m'apprendre le piano ? J'ai envie de savoir, et toi, il paraît que tu jouais bien. Alors, si tu veux bien m'apprendre...

Paul se lève, et va vers le salon. Nounou est toujours assise sur un fauteuil, lisant une revue.

– Nounou ?

– Oui ?

– Avec Papy, on a décidé que tous les après-midi, pendant que vous ferez vos siestes, et bien nous jouerons du piano.

– Avec ton grand-père ?

– Oui !

– Et..., tu viens me demander mon avis, ou bien c'est une injonction ? demande Nounou, un peu surprise par le ton de Paul.

– Ben, si tu es d'accord, c'est mieux, forcément, mais comme Papy sera avec moi, et qu'il est d'accord...

– Allez, tu as gagné, je suis d'accord. Le problème, c'est de savoir comment expliquer ça à Madame quand elle rentrera. Ça ne sera pas facile !

– T'inquiète pas, on lui dira nous, Papy et moi !

V

Le lendemain, après le déjeuner, pendant que Jeanne sert le café à ces dames, Paul entreprend d'aller chercher son grand-père dans la cuisine. Car c'est maintenant chose acquise : tous les repas se prennent dans la cuisine, avec Paul et son grand-père. Cela n'est pas sans poser de problème à Nounou ou à Antoinette, qui se demandent bien comment tout cela va tourner lorsque madame Mancier reviendra. Faudra-t-il tout lui dire, au risque d'affronter des remontrances bien désagréables, ou devra-t-on lui cacher, au risque de rendre Paul très triste ? Cette situation sans solution embarrasse bien les deux femmes, tandis que Jeanne, qui n'a pas froid aux yeux, espère bien qu'on dira tout, et qu'on en profitera pour dire ses vérités à Madame, et qu'on montrera que tout le monde est bien plus heureux ainsi !

– Et si vous osez pas lui parler, moi, ça ne me fait pas peur ! ajoute-t-elle en versant le café dans les tasses.

– Et vous, Colette, qu'en pensez-vous ? demande Nounou.

– Bof, moi, j’ai pas d’idées ! De toute façon, ça m’empêchera pas de faire mon ménage ! dit-elle en haussant les épaules.

– Moi, je lui dirai, à Mamie ! dit Paul qui s’était arrêté sur le pas de la porte de la cuisine, surprenant ces dames par le ton employé. Mamie, quand elle verra que Papy, il sait reparler, elle sera d’accord pour qu’il remange avec nous dans la salle à manger. Et puis, il apprendra à remanger tout seul aussi ! Faut pas vous faire de souci avec Mamie ; elle est pas méchante, même si elle crie parfois !

Et, s’adressant à son grand-père :

– Tu viens, Papy, c’est l’heure de ma leçon de piano.

– Attends, je vais t’aider, dit Antoinette. Tu ne peux pas y arriver tout seul !

Et elle pousse la chaise du grand-père en direction du bureau. Paul en ouvre grand les deux battants, et Antoinette avance vers le bureau.

– C’est bien, tu peux nous laisser maintenant, dit Paul.

– Mais tu parles comme un vrai commandant ! dit Antoinette en souriant. Je vous laisse, dit-elle en retournant vers le couloir.

Paul la suit, et referme la porte du bureau derrière elle. Il revient vers son grand-père, et dit :

– Ça y est, on est tranquille maintenant.

Et là, Paul en est sûr, il y a, sur le visage de son grand-père, un sourire. Pas une de ces grimaces qu’il fait parfois, non, un vrai sourire ! Alors, il pousse son grand-père vers le piano, et s’installe à côté de lui, sur le tabouret.

– Hier, tu m’as dit que cette note-là, c’était le do, dit-il en appuyant sur une touche. C’est bien celle-là ?

Et le grand-père lève le bras, et appuie sur la note avec son pouce, en disant « do ». Puis, lentement, il appuie sur la touche suivante, et dit :

– Ré.

– Cette note-là, c’est ré ?

– Ré, répond péniblement le grand-père.

Et, sans s’étonner plus que cela de ce qui vient de se passer, Paul demande, en appuyant sur la touche suivante :

– Et celle-là, c’est comment ?

– Mi.

– Do, ré, mi, se met à chanter Paul en appuyant sur les touches au fur et à mesure. Il se met à rire, et fait un bisou à son grand-père. Puis il recommence :

– Do, ré, mi.

Le grand-père, à son tour, relève le bras, et appuie successivement sur les trois touches. Puis il appuie sur la suivante, et dit :

– Fa.

– Fa, répète Paul. Do, ré, mi, fa. Et après ?

Le grand-père appuie sur les notes suivantes, en disant pour chaque note :

– Sol, la, si, do.

– Sol la, si, do, répète Paul. C’est marrant, la dernière note, elle s’appelle pareil que la première !

Et il se met à appuyer sur les notes en disant leur nom, l’une après l’autre, plusieurs fois, très méthodiquement.

– Et toi, Papy, tu veux jouer aussi ? Vas-y !

Et le grand-père, tendant le bras, monte lentement la gamme.

– Pourquoi t’a mis ton pouce par-dessous après le mi ? demande Paul qui avait observé attentivement la main de son grand-père. Mais le grand-père ne répond pas, et se contente de le regarder. Et Paul voit, dans ce regard, des larmes qui débordent des paupières, et s’écoulent lentement sur les joues de son grand-père. Il ne comprend pas pourquoi son grand-père se met à pleurer comme ça.

– Tu es triste ? lui demande-t-il.

– Non, répond le grand-père.

Et il articule difficilement :

– Merci !

Et, levant le bras, il caresse la joue de Paul du revers de la main. Alors, Paul pose sa tête sur les genoux de son grand-père, comme il aime à le faire, et, pour la première fois, sent la main de son grand-père se poser sur ses cheveux. Paul réfléchit. Il comprend qu’il se passe quelque chose, et que son grand-père semble se réveiller d’un long, très long sommeil. Et, quand on dort longtemps, on est engourdi. Alors, il se redresse, et dit :

– Tu vois, Papy, si tu veux pouvoir rejouer, il faut que tu t’entraînes. Et moi aussi ! Alors, on va s’entraîner tous les deux, chacun à son tour ! Pour le piano, et pour parler aussi !

Alors, Paul se met à monter la gamme, en disant les notes. Il a un peu de mal après le mi, car il essaie de faire comme son grand-père avec son pouce, mais il ne réussit pas bien, et puis, ses doigts sont encore bien courts ! À son tour, le grand-père monte la gamme en disant les notes, mais, arrivé en haut, il ne

s'arrête pas, et la redescend. Et ça, ça étonne drôlement Paul, qui trouve ça très joli. Il essaie de faire pareil, mais c'est difficile. Et ainsi, chacun dans sa difficulté, Paul et son grand-père, montent et descendent plusieurs fois la gamme. Lorsqu'ils s'arrêtent, ils se regardent, et là c'est un vrai sourire qui se dessine sur le visage du grand-père.

Paul se lève, et sort du bureau. Il va chercher Nounou pour lui montrer ce qu'il sait faire. Il la trouve dans le salon, occupée à broder une jolie fleur sur un tissu blanc.

– C'est joli ce que tu fais, Nounou !

– Merci, dit-elle en souriant.

– C'est quoi ?

– Un mouchoir, que je brode.

– Pour qui ?

– C'est pour préparer mon trousseau.

– Ton trousseau ? C'est quoi ça, un trousseau ?

Nounou pose son ouvrage sur ses genoux, et se met à expliquer :

– Un trousseau, c'est tout ce qu'une jeune fille doit apporter lors de son mariage...

– Tu vas te marier ?

Les joues un peu empourprées, Marie reprend :

– J'espère bien, oui.

– Avec qui ?

– Un monsieur très comme il faut. Il s'appelle Albert.

– Tu me le montreras ?

– Un jour, peut-être...

– Tu sais, je sais jouer du piano maintenant.

– J’ai un peu entendu, à travers la porte. Comment as-tu appris ?

– Ben t’as déjà oublié ? C’est Papy qui m’apprend !

– Ah, oui, c’est vrai, dit-elle en souriant. J’avais oublié.

À ce moment-là, le sourire de Marie se fige en grimace sur son beau visage. Venant du bureau, on entend quelqu’un monter la gamme sur le piano.

– Qui est au bureau ? demande-t-elle.

– Ben, c’est Papy !

Alors, Marie se lève d’un bond, faisant tomber son ouvrage au sol, et s’élance vers le bureau. Elle pousse la porte, et s’arrête pétrifiée. Devant le piano, il n’y a que monsieur Mancier. Alors, Marie s’évanouit.

Voyant cela, Paul monte en courant les escaliers, en criant :

– Jeanne, Antoinette, venez vite ! Nounou est tombée ! Vite !

Sortant en même temps de leurs chambres, Jeanne et Antoinette se ruent vers l’escalier.

– Encore ? dit Antoinette.

– Où est-elle ? dit Jeanne.

– Dans le bureau, dit Paul qui suit en courant.

La petite troupe arrive au pied de l’escalier, et se précipite vers le bureau.

– Marie ! Que vous arrive-t-il encore ! dit Jeanne, se précipitant sur le corps inanimé de la nounou. Lui tapotant les joues, elle ajoute :

– Antoinette, appelez le docteur, vite ! Non, attendez, aidez-moi d’abord à la porter sur le canapé.

Et cahin-caha, l’une tirant, l’autre poussant, les deux femmes traînent la pauvre Marie vers le salon, et

l'installent, toujours inconsciente, sur le canapé. Tandis qu'Antoinette empoigne le téléphone et tourne énergiquement la manivelle, madame Jeanne se précipite vers la cuisine, et en ressort avec un flacon de sels. Elle ouvre le flacon, et le fait passer sous les narines de Marie, mais cela n'a aucun effet.

– Elle ne revient pas ! dit-elle à Antoinette.

– Allô, Mademoiselle ? Passez-moi le 12 à Houlgate. C'est urgent ! Oui, je ne raccroche pas, j'attends...

Un instant de silence qui semble interminable passe, et Antoinette entend une voix à l'autre bout de la ligne.

– Allô, Docteur ? Oui, c'est Antoinette, la dame de compagnie de monsieur Mancier. Oui. Pourriez-vous venir de toute urgence ? C'est mademoiselle Marie. Elle s'est encore évanouie !... Oui, madame Jeanne a essayé, mais elle ne revient pas... Si elle respire ?

Antoinette se tourne vers madame Jeanne, qui tend son oreille sous le nez de Marie. Elle se redresse, et fait oui de la tête.

– Oui, elle respire encore !... Vous venez tout de suite ? Bien, on vous attend !

Antoinette raccroche, et se tourne vers madame Jeanne :

– Le docteur vient tout de suite !

Et les deux femmes restent debout, devant Marie, allongée mollement sur le canapé, et ne remarquent même pas le petit Paul, toujours debout devant le bureau, et qui a suivi la scène avec inquiétude. Soudain, il brise le silence :

– Elle va pas mourir, Nounou ?

Sursautant, madame Jeanne se souvenant de l'existence de Paul, s'avance vers lui, tentant de le rassurer.

– Mais non, elle ne va pas mourir. Ne t'inquiète pas, c'est sûrement rien !

– Parce que, si elle meurt, elle pourra pas se marier, alors son trousseau, il servira plus à rien !

Jeanne regarde Paul, interloquée. Voyant qu'elle ne comprend pas, Paul tend le doigt, montrant l'ouvrage de Marie, resté sur le sol devant le fauteuil.

– Ah, ça ! dit madame Jeanne en ramassant le mouchoir. Mais si, il servira ! Et j'espère bien qu'elle nous le montrera bientôt, son Albert, dit Jeanne sur un ton faussement détaché, autant pour se rassurer elle-même que pour rassurer Paul.

Le temps passe, interminable, en silence. Soudain, on sonne à la porte. Les deux femmes se précipitent, et c'est Antoinette, la première arrivée qui ouvre la porte. Le docteur Germain entre, et, ôtant son chapeau, demande :

– Où est-elle ?

– Là, dit madame Jeanne, prenant le chapeau du docteur.

Le docteur Germain s'approche, s'agenouille, et pose son oreille sur la poitrine de Marie. Paul, qui est tout près, voit le visage du docteur, les yeux fixant le plafond. Paul n'aime pas beaucoup le docteur Germain. C'est un homme sérieux, toujours pressé, et qui a un très grand nez. Et sous son nez, il a de grandes narines, d'où sortent de grands poils noirs. Et le docteur, il donne souvent des sirops qui ne sont pas très bons.

– Oui, dit le docteur en se redressant.

Il prend maintenant le poignet de Marie, et sort sa montre de son gousset, l'ouvre, et la regarde un moment, puis la referme, la range dans son gousset, et repose la main de Marie sur sa poitrine.

– Oui, dit-il encore. Avez-vous des sels ?

– Les voici, dit Jeanne en se précipitant, sortant le flacon de la poche de son tablier, et le tendant au docteur.

– On a déjà essayé, mais ça n'a rien fait, dit-elle.

Le docteur ouvre le flacon, et le passe sous les narines de Marie, tout en lui tapotant la joue. Au bout d'un moment, Marie commence à remuer la tête, et à faire une grimace, essayant d'éloigner de son nez le flacon de sels.

– La voilà qui revient ! dit Antoinette.

Lentement, Marie reprend ses esprits.

– Que s'est-il passé ? demande le médecin.

Marie tente de s'asseoir, aidée par le médecin, et balbutie quelques mots :

– c'est... Monsieur...

– Oui ? dit le docteur. Monsieur Mancier ?

– Oui..., dit-elle en tendant le bras vers le bureau.

Tous tournent alors la tête vers la porte du bureau, d'où s'élève une gamme lentement montée et descendue. Le docteur se lève, et se dirige vers le bureau, suivi prudemment par madame Jeanne et Antoinette. Arrivé devant la porte, il regarde à l'intérieur, voit monsieur Mancier assis devant le piano tourner la tête vers lui, et s'évanouit à son tour !

VI

Quelques jours sont passés, et la vie à la villa s'est profondément modifiée. Tout le monde est aux petits soins pour monsieur Mancier, qui progresse de jour en jour. Il est maintenant capable de répondre par oui ou par non aux principales questions existentielles que ces dames lui posent à tout bout de champ :

– Vous avez bien dormi ? Vous n'avez pas trop chaud ? Voulez-vous aller sur la digue ? En voulez-vous encore...

Paul en a le tournis, et commence à s'agacer de cette situation. C'est tout juste si Nounou s'intéresse encore à lui. Le docteur vient chaque jour s'enquérir de l'état de son patient, et amène parfois avec lui quelque éminent confrère très intéressé par cette guérison quasi miraculeuse.

Monsieur Mancier recommence à manger seul, même si sa maladresse se termine souvent sur la table ou sur la serviette, quelquefois même par terre. Paul se dit que lui, quand il renverse son verre sans faire exprès, ça fait toute une histoire. Alors que son grand-père, lui, même s'il en met partout, on ne lui dit rien du tout ! Au contraire, la dame de compagnie se

dépêche de dire que ce n'est rien du tout, et nettoie bien vite les dégâts. D'ailleurs, plus question de manger tous ensemble à la cuisine ! Monsieur Mancier mange maintenant à la salle à manger, avec Paul. Les convenances sont de nouveau respectées !

Monsieur Mancier se déplace tout seul maintenant, la plupart du temps. Il sait actionner sa chaise à roulettes pour pouvoir aller dans le salon, sa chambre, ou la véranda. Il ne parle pas beaucoup. Du moins, avec le commun des mortels, car avec Paul, c'est autre chose...

Bien sûr, les leçons de piano continuent, et plus encore qu'avant ! Paul et son grand-père s'enferment dans le bureau tous les après-midi, et y restent bien 2 bonnes heures. Et là, Paul a son Papy pour lui tout seul. Et là, il s'en passe des choses ! Car si leçon de piano il y a, en retour, Paul fait répéter tout un tas de mots et de phrases à son grand-père. C'est leur secret à eux deux, qu'ils ne dévoileront que le jour où Mamie et ses parents rentreront. Jusque-là, pas un mot ! Juste oui et non. Et si le grand-père fait des progrès en diction, Paul, lui, progresse à toute vitesse au piano. Sur les ordres de son grand-père, il a déniché dans le bas d'un placard, tout un tas de partitions, bien difficiles pour lui, il est vrai, mais qui servent de base aux leçons de solfège. Ainsi, Paul apprend ce qu'est une portée, une clef, une note, une noire, une ronde, un silence, une pause, une mesure, un doigté... Et si le grand-père progresse en diction, il retrouve aussi peu à peu ses mécanismes de pianiste. Loin de retrouver sa virtuosité d'antan, il peut néanmoins montrer à Paul comment jouer, en exécutant les petits morceaux qu'il lui apprend.